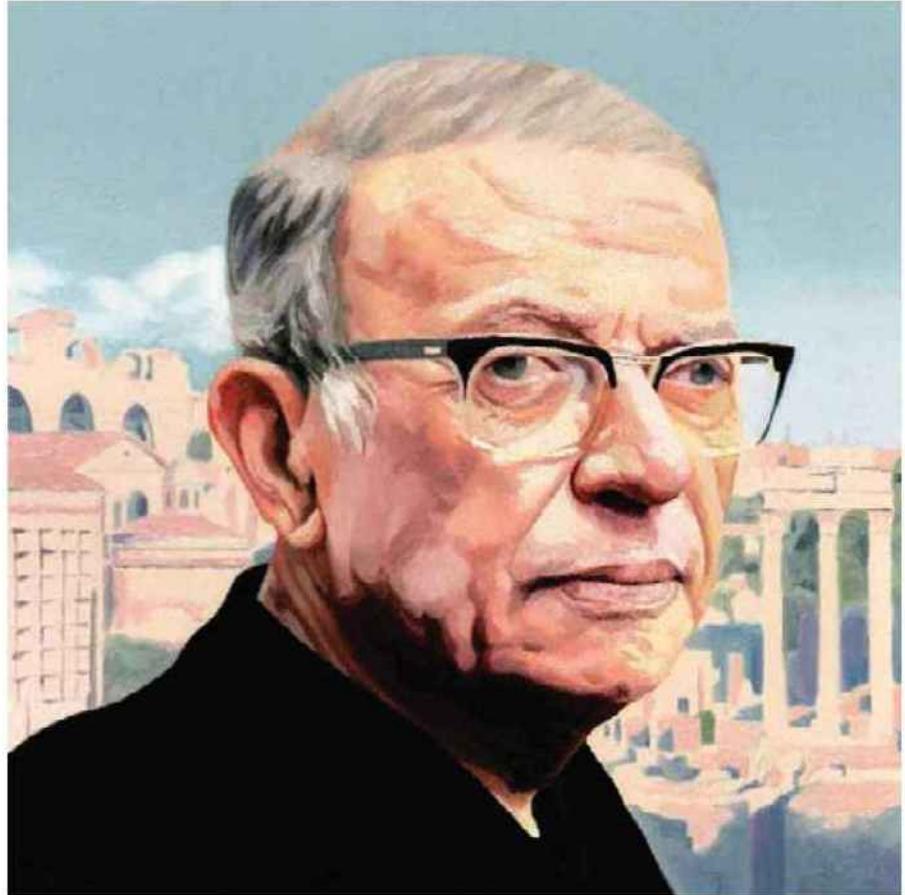




IDÉES



“On a réglé son compte à Sartre en le réduisant à la politique”

Quarante ans après sa mort, le philosophe a perdu de son aura. En fouillant parmi les archives et les inédits, **François Noudelmann** dresse le portrait d'un “autre Sartre”, plus proche de Stendhal que de Marx

Propos recueillis par XAVIER DE LA PORTE

Votre livre, qui paraîtra à la rentrée, s'intitule « Un tout autre Sartre ». Alors même qu'il prônait la transparence, et a beaucoup raconté sa vie, il y aurait encore à découvrir chez lui ? Affirmer sans cesse un principe dissimule souvent une tension psychique. Freud le dit très bien : si les choses vont de soi, on n'a pas besoin de les répéter. Dans cette manière qu'avait Sartre de marteler la

transparence – et au-delà des problèmes que pose cette notion –, il y a quelque chose de suspect. Ce n'est donc pas étonnant que chez lui, comme chez d'autres qui avaient affirmé avant lui cette exigence – on pense évidemment à Rousseau –, elle soit une manière de cacher et de refouler une vérité.

Est-ce le fait que sa fille adoptive – Arlette Elkaïm – vous ait donné accès à des archives



Inédites qui a été le point de départ de cette enquête intellectuelle?

C'est d'abord une intuition. En travaillant sur le rapport de Sartre à la musique, j'avais observé une discordance entre ce qu'il affirmait – un goût pour la musique contemporaine et un mépris pour la musique romantique – et, dans sa pratique de pianiste, un goût immodéré pour, par exemple, Chopin. Cela m'a mis sur la piste d'un autre Sartre. Ensuite, en accédant grâce à Arlette Elkaïm à des archives musicales – une centaine d'heures où ils s'étaient enregistrés jouant du piano et chantant –, puis à des correspondances inédites, j'ai découvert d'autres Sartre encore. Cela m'a amené à le relire. Non seulement ses œuvres majeures, mais aussi tel texte poétique sur l'Italie, abandonné parce qu'il écrivait en même temps « Les communistes et la paix ». Et j'ai petit à petit découvert qu'il y avait sans doute plus de lui-même dans ces écrits inachevés sur Venise ou Naples que dans les trois volumineux articles des « Temps modernes ».

Vous écrivez avoir voulu « sauver Sartre du sartrisme » : qu'est-ce que cela signifie?

Le « sartrisme », en l'occurrence, revient à considérer qu'un auteur est le détenteur de sa propre vérité. J'ai beau admirer Sartre, je ne lui suis pas fidèle sur ce point. On sait bien, quand on fait de la critique, qu'il faut se méfier du discours sur soi. Le piège, avec Sartre, est que non seulement il est dans l'auto-réflexion permanente, mais qu'il devance la critique en reconnaissant lui-même s'être trompé. C'est comme cela qu'il explique avoir quitté la phénoménologie pour le marxisme, l'anarchisme pour le maoïsme, etc. On ne peut lui faire aucun reproche, il se les est déjà tous faits. Ce progressisme dans la représentation qu'il donne lui-même de sa propre pensée est un piège dans lequel je suis tombé pendant longtemps. Mais ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de prendre Sartre par les côtés, et non plus par ce qu'il a affirmé lui-même de sa propre pensée et de son évolution. Ça m'intéresse aussi de le comprendre par ses relations. Car, s'il y a le Sartre qui se développe par lui-même et avance pour aller toujours plus loin dans sa réflexion, il y a aussi le « Sartre avec » : Sartre avec Beauvoir, Sartre avec Nizan, Sartre avec Camus, Sartre avec Benny Lévy, Sartre avec Arlette Elkaïm, etc. A chaque fois, c'est un Sartre différent, parfois secret. Plus encore que toute autre, la pensée de Sartre s'élabore par les rencontres et parfois les opportunités.

On découvre en vous lisant un Sartre pris au piège de son personnage d'intellectuel engagé...

Et vous citez une phrase étonnante : « La politique m'emmerde. »

Cette phrase, qu'on trouve dans une lettre, pourrait passer pour une boutade. Mais on retrouve ailleurs, et sous d'autres formes, la même idée. Souvent Sartre confie se sentir une obligation morale à chausser ses semelles de plomb pour faire de la politique, comme

s'il se percevait comme trop léger, comme s'il devait se faire pardonner son origine sociale, comme s'il devait prouver encore une fois qu'il peut trahir sa classe. Il faut se rappeler qu'à partir de la Libération et jusqu'à sa mort, il est au centre du champ intellectuel français. Cela l'amène à jouer un rôle. Et parfois à contrecœur. C'est particulièrement frappant pour son texte le plus violent, un texte qui a provoqué une condamnation presque unanime : la préface au livre de Franz Fanon « Les Damnés de la terre », où Sartre appelle littéralement au meurtre des colons. Or, en lisant ses correspondances, on découvre que, impressionné par Fanon, par souci de peser de tout son poids dans la lutte anticoloniale, il s'est forcé à une violence et à une grossièreté qu'il déteste.

Cela signifie que Sartre n'était pas sincère dans ses engagements?

Je ne dis pas cela. D'abord, la sincérité est une valeur discutable. Comment savoir quand quelqu'un est sincère ou ne l'est pas? Quelles sont les véritables raisons qui poussent à agir et à défendre des idées? La lecture des moralistes du XVII^e siècle et de Freud nous invite à la prudence quant à la pureté des intentions. Et de toute façon, peu importe, cela n'empêche pas la validité des idées et des combats. Je cherche plutôt à montrer que Sartre n'était pas tout entier dans

FRANÇOIS NOUDEL MANN
enseigne la philosophie à la New York University. Il est l'auteur notamment du « Génie du mensonge » (Max Milo, 2015), d'« Edouard Glissant. L'identité généreuse » (Flammarion, 2018) et de « Penser avec les oreilles », (Max Milo, 2019). Il publiera à la rentrée 2020 « Un tout autre Sartre », chez Gallimard.



l'affirmation politique. Aujourd'hui, Sartre est complètement dévalué. De la droite jusqu'à l'extrême gauche, un consensus est apparu pour dire qu'il s'est trompé et que c'est Camus qui avait raison. On règle son compte à Sartre en le réduisant à la politique. Il ne s'agit pas d'ignorer ses combats, ni ses erreurs de jugement, mais de l'extraire de cette politisation que lui-même a encouragée. Il est le premier à en souffrir.

Jusque dans l'écriture. A vous lire, Sartre se plaignait continuellement d'avoir du mal à écrire ses textes théoriques et politiques, jusqu'à s'exclamer : « Vive la littérature désengagée ! »

Il y a dans sa correspondance des pages merveilleuses où il s'afflige de la laideur de ses textes politiques et où il manifeste une tentation très forte de la littérature, et même d'une poésie descriptive. Pourtant, il se refrène, comme s'il subissait une forme de surmoi. Le point d'équilibre, il semble le trouver dans son dernier ouvrage, « l'Idiot de la famille ». Il fait à la fois de la littérature – un « roman sur Flaubert », dit-il – et de la théorie marxiste appliquée au second Empire. Il réussit là la synthèse de ses intérêts en faisant un livre politique, mais en inventant une forme. Néanmoins il a dû pour cela résister à la pression des maoïstes qui lui reprochaient de s'intéresser à un romancier bourgeois.

“L'ÉCRITURE LITTÉRAIRE, MAIS AUSSI LA MUSIQUE ET LES VOYAGES, EST POUR SARTRE L'OCCASION D'UN LÂCHER-PRISE.”

Est-ce qu'il y a plus généralement chez Sartre une difficulté à s'abandonner ?

L'écriture littéraire – mais aussi la musique et les voyages – est l'occasion d'un lâcher-prise. Alors Sartre se laisse envahir, ce qui est à la fois sa phobie absolue et contraire à sa doctrine philosophique. Ses immenses monographies – Flaubert, Baudelaire, Genet, etc. – sont aussi des moyens de sortir de lui-même, de s'abandonner dans le corps des autres. Elles ont été lues comme des coups de force monstrueux, des manières d'imposer une vérité sur ces hommes – c'est comme cela que Genet l'a vécu, par exemple. Mais j'y vois plutôt une immense empathie, une vraie volonté de vivre une expérience autre. En écrivant sur Genet, Sartre a véritablement vécu le corps homosexuel, avec lequel il avait du mal par ailleurs. Quand il écrivait ces livres, Sartre pouvait enfin être quelqu'un d'autre que Sartre...

Ses relations amoureuses multiples ont-elles eu la même fonction ?

D'abord, il y a la femme, Beauvoir, son interlocutrice principale jusqu'à la fin de ses jours. Tous les textes de Sartre – à l'exception de ses entretiens avec Benny Lévy parus dans « le Nouvel Observateur » – sont passés par elle. Pour autant, il ne faut pas réduire les autres femmes au rôle machiste de la maîtresse. La correspondance nous montre qu'il a expérimenté avec chacune des choses très différentes, qu'il n'a pas été le même avec chacune. Ni intellectuellement, ni sentimentalement, ni sexuellement. Le cliché de la femme principale et des femmes secondaires s'efface quand on comprend que chacune fut une échappée et un apprentissage différents. Dolorès Vanetti lui fait découvrir les Etats-Unis; Lena Zonina, l'URSS; avec sa fille, Arlette Elkaim, c'est la musique.

En quoi votre travail invite-t-il à une relecture des œuvres de Sartre ?

Un exemple parmi d'autres. Après la guerre, il écrit un manifeste en faveur de la littérature engagée : « Qu'est-ce que la littérature ? » Sartre s'y montre très caricatural. Sa distinction entre prose et poésie – la prose est transparente et permet « d'appeler un chat un chat » tandis que la poésie est opaque et ne rend pas compte du réel – est grossière et ne tient pas. Mais si l'on comprend les circonstances qui le poussent à écrire ce texte, à quoi il répond, si l'on se souvient de ce qu'il dit plus tard à Madeleine Chapsal – « Si la littérature n'est pas tout, elle ne vaut pas une heure de peine, c'est cela que je veux dire par engagement » –, on comprend que ce texte n'est pas si fondamental, que Sartre n'avait pas une conception – ni une pratique – aussi bêtement utilitariste de la langue. Donc, considérer cet « autre Sartre » amène à lire avec distance des textes très affirmatifs. Ensuite, cela invite à s'intéresser à des textes considérés comme mineurs, comme ses descriptions de l'Italie ou du Hoggar. Certains sont sublimes. On y découvre que, finalement, Sartre est peut-être plus proche de Stendhal que de Marx. ■



84